

presque horizontales, les sommets sont rarement quartzeux comme ceux des monts plus rapprochés du Cap; mais les bases reposent également sur un schiste bleu. Le sol des plaines est généralement argileux, fréquemment réuni en grumeaux d'un aspect onctueux. Les végétaux les plus communs sont des arbustes qui tiennent de la bruyère, des ficoïdes, des graminées, des plantes remarquables par leurs belles fleurs; un des caractères de cette région haute est d'être entièrement dépourvue de bois; les buissons y sont très-rares; plusieurs habitans du Sneuwberg n'ont jamais vu un arbre; les vents violens plus que le froid s'opposent à ce qu'il en croisse; car le chêne n'a pu y réussir. L'on n'a d'autre substance combustible que le fumier des bestiaux; au printemps on le retire des parcs dans lesquels on tient les animaux pour qu'ils soient à l'abri des Boschismen et des bêtes féroces; on le coupe en longs morceaux qu'on laisse exposés à l'air, et quand ils sont bien secs, on les empile, comme la tourbe, pour s'en servir en hiver.

D'ailleurs la terre est très-fertile en grains; mais les plus belles récoltes sont quelquefois détruites en moins d'une demi-heure par les orages, presque toujours accompagnés de grêle, ou bien dévorées par des légions innombrables de sauterelles. Les colons vivent au milieu des alarmes, à cause du

voisinage des Boschismen, le cultivateur ne peut vaquer sans armes à ses travaux ou à ses affaires; cet état perpétuel de danger les rend plus actifs, plus entreprenans que les autres paysans; leurs femmes s'aguerrissent, et plus d'une fois on les a vues, armées de fusils, aider les hommes à repousser l'attaque des ennemis.

En avançant au nord, l'expédition qui s'était renforcée d'une vingtaine d'hommes bien armés, aperçut plusieurs kraals ou habitations des Boschismen; elles étaient toutes abandonnées depuis peu; sans doute la vue d'un aussi grand nombre d'Européens et le bruit qu'ils faisaient en tirant sur le gibier, avaient éloigné les sauvages. En conséquence le commandant défendit de chasser; M. Barrow convint avec lui que l'on se bornerait à investir un de leurs kraals, et que l'on resterait sur la défensive. Les éclaireurs ayant annoncé qu'ils avaient découvert un kraal, on marcha en silence vers l'endroit indiqué, et au point du jour on se trouva au milieu des Boschismen. Malgré les recommandations expresses de M. Barrow, des coups de fusil avaient été tirés; un Boschisman avait perdu la vie. Du moment où la horde s'était vue assaillie, elle avait pris la fuite en poussant des cris affreux; cependant quand elle vit que, loin de profiter de la facilité qu'ils avaient de la poursuivre sur les rochers, leurs



ennemis s'étaient arrêtés, et avaient laissé leurs chevaux paître en liberté, ces craintes se dissipèrent. Les enfans commencèrent par descendre dans la plaine; on leur donna du biscuit et diverses bagatelles; ils retournèrent vers leurs parens; ensuite une quarantaine de femmes et de filles arrivèrent d'un air inquiet; on leur fit aussi des présens et on les chargea d'inviter les hommes à venir recevoir du tabac. Ils étaient bien moins confians; on n'en put attirer que trois; effectivement la manière dont on les avait attaqués n'était pas propre à leur inspirer de la confiance; ils avaient tiré des flèches, ce qui avait occasioné les coups de fusil.

Lorsque l'on dit à ces hommes que l'on désirait parler à leur chef, ils répondirent qu'ils n'en reconnaissaient pas, que chacun gouvernait sa famille à sa fantaisie. Ils assurèrent que jamais leur horde n'avait commis la moindre déprédation chez les colons; qu'elle vivait uniquement de la chasse et des productions de la terre; on ne trouva auprès de leurs kraals que des débris de bêtes sauvages.

Ces Boschismen suivirent les voyageurs jusqu'à leurs chariots. « Nous leur fimes présent à chacun, dit M. Barrow, de tabac, de grains de verroterie, de couteaux, de briquets, de pierres à fusil. On les chargea de dire à leurs compatriotes

que s'ils voulaient renoncer à leurs brigandages, on les traiterait amicalement, et que lorsqu'ils viendraient, sans armes dans une ferme déclarer leurs besoins, on leur donnerait autant et plus de moutons qu'ils ne pouvaient espérer d'en enlever par force ou par ruse. On ajouta que l'expédition actuelle n'avait pour but que de terminer tout d'un coup la guerre, qu'on voulait détruire le motif des hostilités provoquées par leur conduite, et qu'il dépendait d'eux de les faire cesser. On leur dit que dans la circonstance actuelle ils s'étaient attirés les coups de fusils en décochant les premiers leurs flèches. Ayant resté quelques jours avec nous, ils retournèrent à leur kraal, très-satisfaits des bons traitemens et des présens qu'ils avaient reçus.

« Ce kraal consistait en vingt-cinq huttes faites de nattes de paille, tendues en demi-cercle, et dont les extrémités étaient assujéties sur la terre par deux chevilles de bois; le devant était ouvert, le fond fermé par une seconde natte. Ces huttes avaient généralement trois pieds de haut et quatre de large: au milieu, la terre était creusée comme un nid d'autruche, le lit consistait dans un peu d'herbe étendue dans ce trou; il paraît que l'on s'y couche en rond comme certains quadrupèdes. Il nous sembla que les hommes d'un certain âge avaient deux femmes, une vieille, une plus jeune:



la horde pouvait se monter à cent cinquante individus. Le chien est le seul animal domestique des Boschismen.

« Les hommes étaient entièrement nus, de même que la plupart des femmes; celles-ci portaient une sorte de tablier en peau, découpé en lanières très-minces; il était fort mal en ordre. Quelques-unes avaient des bonnets de peau de zebre, et le cou orné de morceaux de cuivre, de coquilles et de grains de verroterie, pendus à leurs cheveux crépus. Les hommes avaient une cheville de bois ou un piquant de porc-épic passé au travers de la cloison des narines.

« Quoique bien inférieurs pour la taille aux Hottentots, les Boschismen leur ressemblent tellement qu'on ne peut que leur attribuer une origine commune. Il n'existe peut-être pas de race d'hommes plus laide. Le nez aplati, les pommettes des joues très-saillantes, le menton avancé, le profil concave, donnent à leur figure une grande ressemblance avec celle des singes; rapports que leurs yeux perçans, toujours en mouvement, tendent encore à augmenter; ils ont le ventre très-protubérant et le dos enfoncé; mais leurs extrémités sont généralement bien proportionnées; leur agilité est incroyable; on dit que sur les terrains raboteux ou montans les chevaux ne peuvent les joindre. La courbure intérieure de

l'épine dorsale et l'extension des parties postérieures sont les caractères distinctifs de la race hottentote; chez les Boschismen ils sont exagérés. La personne des femmes depuis la gorge jusqu'au genou, se dessine absolument comme la lettre S. J'en vis une dont la partie postérieure formait une saillie de cinq pouces et demi au dehors de l'épine du dos; cette exubérance était uniquement composée de graisse; chaque pas que faisait cette femme était marqué par un tremblement pareil à celui qu'auraient éprouvé deux masses de gelée placées au même endroit. »

Les Boschismen sont plus vifs, plus gais, plus actifs que les Hottentots. Leur genre de vie les a rendus cruels; s'ils saisissent un Hottentot gardant les troupeaux de son maître, ils le torturent de la manière la plus affreuse avant de le mettre à mort. Leurs brigandages sont conduits avec méthode; s'ils sont poursuivis en enlevant du bétail, ils se divisent en deux bandes, la première met le troupeau en sûreté, pendant que l'autre continue de harasser les ennemis; lorsqu'ils ont à faire à trop forte partie, ils détruisent tout leur butin avec leurs armes empoisonnées, et l'abandonnent.

Leur idiome ressemble à celui des Hottentots, quoiqu'ils ne s'entendent pas réciproquement; ceux-ci font rarement usage de plus d'un claqué-



ment de langue dans un mot ; les Boschismen au contraire l'emploient à chaque syllabe. Quelque difficile qu'il soit pour un Européen d'apprendre un pareil langage , quelques habitans du Sneuwberg le parlent très-couramment , facilité qu'ils doivent aux nourrices auxquelles on a confié leur enfance.

L'expédition s'avança au nord par plusieurs défilés à travers des montagnes , jusque sur les bords de la rivière Orange qui est fort large , et dans laquelle les hippopotames sont communs ; on vit sur ses rives des ustensiles de pêche des Boschismen ; ces sauvages y avaient aussi creusé beaucoup de fosses pour y prendre des quadrupèdes ; la plupart étaient recouvertes avec tant de soin qu'il était difficile de les apercevoir ; circonstance qui rendait les promenades à cheval fort dangereuses.

Les sauterelles avaient dévoré l'herbe des environs ; on en rencontra un essaim qui couvrait un espace de cinq milles de longueur sur trois cents pieds de largeur ; elles marchaient vers la rivière Orange quelles voulaient traverser ; elles s'étaient entassées sur le bord de l'eau en sillons de cinq à six pouces de hauteur ; des troupes innombrables étaient déjà entrées dans les eaux du fleuve , où elles périssaient , entraînées par son cours.

Le 5 décembre on abandonna ses rives , et en se dirigeant au sud on parcourut un pays plat et argileux , bien couvert d'herbe , mais dépourvu d'arbres , de buissons même et d'eau ; on n'y trouva qu'un petit nombre de sources , reconnaissables aux roseaux qui les environnaient ; on y voyait une quantité d'élaus , de gnous , de lièvres et des perdrix. On traversa ensuite le Zuure-Berg , chaîne qui fait la continuation orientale des grandes montagnes , et l'on trouva les premières habitations de ce côté de la colonie. On arriva sur les bords du Vis-Revier ; les campagnes voisines sont remplies de cavernes abondantes en salpêtre et dont les flancs étaient couverts de dessins d'animaux faits par les Boschismen ; on y observa la figure d'un animal portant une seule corne sur le front ; en la regardant avec attention , on voit que la corne n'est pas précisément placée sur le milieu du front , et que le modèle avait probablement perdu l'autre par accident.

Quand on fut parvenu sur la limite du pays des Cafres , on fit route à l'ouest , et le 24 on atteignit le village de Graaf-Reynet. La chaleur ce jour-là fut extrême ; le thermomètre exposé au vent à l'ombre , marqua 108° (33° 76).

Une sécheresse continue ayant rendu le trajet du Karrou impraticable , à cause de la disette d'eau et de pâturages , on s'en écarta , car les



rivières même étaient taries, et l'on marcha plus au sud, en se rapprochant du bord de la mer. On trouva de l'herbe et de l'eau, et l'on voyagea sans inconvénient.

Les frères Moraves s'étaient établis près du Zonder-eud-Revier, dans le district de Stellenbosch, afin de prêcher la religion chrétienne aux Hottentots; quoique le gouvernement hollandais eût donné peu d'encouragement à leur mission, le nombre de leurs prosélytes s'était récemment accru à un tel point qu'ils avaient été forcés de demander en Europe des sujets pour les seconder. M. Barrow rend justice au zèle, à la piété et à la modestie de ces missionnaires qui étaient parvenus à réunir en société plus de six cents Hottentots; ceux-ci habitaient de petites maisons fort propres; chacune a un jardin; tous ces colons travaillent soit chez eux, soit chez les fermiers du voisinage. Les Hottentots le plus anciennement amenés aux habitudes d'une vie régulière étaient vêtus en nankin bleu; la persuasion d'un côté, les exemples de l'autre, les avaient convaincus que la propreté sur leur personne non-seulement ajoute aux douceurs de la vie, mais encore contribue à conserver la santé. « Les eaux salutaires du baptême, dit M. Barrow, avaient agrégé tout au plus cinquante de ces Hottentots; à cet égard les frères Moraves mon-

traient moins d'empressement que les missionnaires en général, dont le premier désir est de conférer promptement ce sacrement pour grossir la liste de leurs conversions; les Moraves se sont d'abord occupés d'enseigner des métiers à ceux qui ont voulu en apprendre. Bien persuadés de la justesse et de la vérité de l'idée du comte de Ruenford, ils ont eu pour premier objet de rendre les hommes heureux, afin qu'ils puissent devenir vertueux; philosophie sans contredit plus profonde que celle qui voudrait les rendre vertueux pour qu'ils devinssent heureux. »

Le gouvernement anglais avait été obligé de prendre des mesures sévères pour assurer la vie des missionnaires contre les complots d'une trentaine de fermiers hollandais qui voulaient les égorguer, et enlever pour les réduire en esclavage tous les jeunes Hottentots réunis dans ce lieu. La haine de ces misérables venait de ce que ces bons pères avaient appris aux Hottentots à connaître le prix de leur liberté et la valeur de leur travail, deux points sur lesquels ils avaient toujours été tenus dans la plus profonde ignorance.

Le 18 janvier 1798, M. Barrow fut de retour au cap. Au mois d'avril, il partit pour aller visiter le pays des Numaquas au nord de la colonie. Il suivit la côte occidentale; le sol quoique sablonneux est fertile. M. Barrow examina la baie de



Saldanha qui est spacieuse et sûre ; malheureusement il ne se trouve sur ses bords ni eau douce , ni bois.

Le Piquet-Berg est une chaîne de montagnes au-delà de laquelle on rencontre une suite de dunes dans lesquelles les voitures enfoncent jusqu'à l'essieu ; elles paraissent produites par des débris de montagnes de grès , dont on voit encore les restes ; ce sont des multitudes de colonnes pyramidales , dont quelques-unes ont plusieurs centaines de pieds de diamètre et autant de hauteur ; lorsqu'on les aperçoit dans l'éloignement , elles ont l'air d'être faites de main d'homme.

M. Barrow voyagea trois jours dans ces dunes , puis il entra dans un canton également sablonneux traversé par l'Oliphants-Revier , qui est du petit nombre de celles de cette colonie dont les eaux ne tarissent jamais. Au-delà s'élève une chaîne de montagnes rocailleuses qui vont au sud-est se confondre avec les plaines du Karrou.

On reçut dans la route la visite d'un détachement de Boschismen conduits par leur capitaine. Cet homme avait quitté la vie vagabonde , sur la promesse du pardon. Depuis quinze ans il s'était établi sur les bords du Karrou avec sa troupe , tous vivaient en paix du fruit de leur travail. Il assura que plusieurs hordes de ses compatriotes recevraient avec plaisir des propositions d'accom-

modement ; car leur situation était si misérable , qu'ils accepteraient volontiers l'offre de vivre tranquillement au service des fermiers.

Le 29 M. Barrow atteignit un défilé qui fut le terme de sa course ; il était impossible d'aller plus loin en chariot. Les monts Khamies , où il se trouvait , sont ainsi nommés par les Namaaquas , d'un mot de leur langue qui signifie amas , parce qu'ils sont composés de grosses masses de rochers ; ils sont granitiques ; ils se terminent de ce côté par un pic élevé de quatre mille pieds au-dessus de la plaine située à l'ouest qui descend par une pente insensible jusqu'à la mer , éloignée seulement de cinq lieues du pied des hauteurs. Divers indices annoncent la présence du cuivre dans les monts Khamies ; souvent la neige tombe sur leurs sommets dès les premiers jours de mai ; alors les fermiers qui occupent des positions élevées , les quittent pour venir passer l'hiver dans les plaines. On dit qu'il ne pleut jamais sur les plaines hautes du pays des Namaaquas au nord des Khamies.

On ne trouve point d'eau dans la partie de cette contrée renfermée entre les Khamies et l'Oranje-Revier , excepté dans les ruisseaux qui coulent périodiquement du haut des montagnes , et passent sous des lits de sable. Les Namaaquas creusaient dans ces lieux des puits profonds , dont ils avaient



soin de bien boucher l'ouverture pour empêcher l'évaporation. Aujourd'hui ces plaines sont stériles et désertes. Les peuplades nombreuses de Namaaques qui possédaient d'innombrables troupeaux, ont disparu en moins d'un siècle; elles sont maintenant réduites à quatre faibles hordes; encore celles-ci sont-elles en quelque façon au service des fermiers hollandais.

Les Namaaques diffèrent peu des Hottentots; cependant quoique leur langage dérive évidemment de la même souche, ce qui se reconnaît au claquement de langue, il offre de grandes dissimilitudes. D'ailleurs les Namaaques sont en général plus grands et moins robustes que les peuples de l'est. Quelques-unes de leurs femmes sont d'une figure très-agréable et bien faites; la saillie au bas de l'épine du dos est moins forte que chez les femmes des Boschismen.

Dans un kraal de Namaaques, au pied des Khamies. M. Barrow vit un Damara; cet homme lui dépeignit sa nation comme très-malheureuse. Le pays habité par les Damaras s'étend le long de la mer; il est si stérile qu'ils ne peuvent pas nourrir de troupeaux. Mais il est traversé par des montagnes qui s'étendent au nord jusqu'au tropique du Capricorne, et qui, suivant le récit de tous les voyageurs, sont si riches en cuivre, qu'il se trouve à la surface du sol. Les Damaques connaissent l'art de

fondre ce minerai, et d'en extraire le métal; ils se servent à cet effet de charbon fait avec le bois d'un mimosa. Ils fabriquent avec ce métal des chaînes, des anneaux et des bracelets qu'ils vendent aux Briquas vivant à l'est et aux Namaaques au sud: ils obtiennent en échange les choses dont ils ont besoin pour subsister. Leur dialecte diffère de celui de leurs voisins.

Après avoir traversé, par le même chemin qu'il avait suivi en venant, le pays désert qui s'étend au sud-est des monts Khamies, M. Barrow revint à Bokkeveld. Le capitaine de ce canton, qui l'avait accompagné dans son excursion, et quelques fermiers humains avaient employé le meilleur des moyens pour arracher les Boschismen à leur vie vagabonde; ils s'étaient cotisés pour leur fournir des moutons et des bœufs. Un frère morave s'était offert généreusement pour aller vivre au milieu de ces sauvages, et contribuer par ses exhortations à leur inspirer des sentimens propres à les rapprocher des hommes civilisés.

Le 5 mai M. Barrow partant de Bokkeveld, s'enfonça dans les terres vers l'est; le pays fut d'abord raboteux et pierreux; le Roggeveld que l'on rencontre ensuite, est traversé par une chaîne de montagnes dont la neige couvre les sommets pendant plusieurs mois de l'année; les habitans descendent alors avec leurs troupeaux dans le



Karroo; le territoire du district de Stellenbosch fournit les meilleurs chevaux de la colonie.

Au bas du Roggeveld s'étend le Karroo que M. Barrow parcourut pendant trois jours en se rapprochant du chemin par lequel il était allé à Graaf-Regnet. Sur le bord de ces plaines arides s'élèvent les monts de Kleine et Kalte Rokkeveld qui renferment des vallées couvertes de beaux pâturages; l'eau n'y tarit jamais, même dans la saison la plus sèche. Le 2 de juin, M. Barrow fut de retour au cap

Il fit en 1799 un second voyage dans l'intérieur de l'Afrique méridionale. Le comte Macartney, gouverneur du cap de Bonne-Espérance, ayant quitté la colonie, les stupides paysans de Graaf-Reynet, excités par des mécontents, qui depuis long-temps se montraient ennemis de toute autorité légitime, crurent le moment favorable pour s'abandonner à leurs projets sanguinaires contre les Cafres. De plus ils se réunirent, et menacèrent le landdrost. Celui-ci envoya aussitôt un courrier au Cap pour instruire le gouverneur de cette insurrection. Un détachement composé d'un escadron de cavalerie, de quelques compagnies d'infanterie et d'une troupe de Hottentots, marcha contre les révoltés qui avaient pris position entre les baies de Komtousy et d'Algoa. Ces paysans qui n'ont de courage que contre les Hottentots sans

défense, ne furent pas plutôt informés de l'approche des troupes, qu'ils se dispersèrent, après avoir signé une requête pour demander grâce. Sommés par le général de déposer leurs armes à ses pieds, s'ils voulaient obtenir leur pardon, la plupart obéirent. Neuf de leurs chefs furent arrêtés, et envoyés à bord d'un vaisseau de guerre anglais, mouillé dans la baie d'Algoa; on leva sur les autres une contribution équivalente aux frais de l'expédition.

Avant que ces troubles eussent été apaisés, le général accepta l'offre que lui fit M. Barrow d'aller dans le district de Zwellendam, afin de couper toute communication avec Graaf-Reynet, et d'empêcher qu'on fit passer de la poudre aux rebelles. Ce voyage, qui devait se terminer aux rives du Camtous qui sépare Graaf-Reynet de Zwellendam, fut prolongé par des circonstances imprévues jusqu'au pays des Cafres. Il donna occasion à M. Barrow de vérifier les observations qu'il avait faites dans sa première excursion.